

« Les religions sont définies tour à tour comme des explications du monde et de l'humain qui se prétendent globales et totalisantes (pour ne pas dire totalitaires), des organisations communautaires et identitaires diversement structurées ou institutionnalisées, des ensembles de règles morales destinées aussi bien à assurer un bon comportement à l'intérieur du groupe qu'à justifier, trop souvent, un comportement agressif à l'extérieur.



Production du mythe et interprétation de l'autre vont de pair. <sup>1</sup>»

Besançon le 05/02/08.

Chère Régine,

Merci pour tout ce que tu me dis, dans ton dernier petit email. Le destin personnel de Louise Pirote m'a trotté dans la tête, toute la journée d'hier, figure toi. J'avais fini par penser qu'elle devait effectivement être la première épouse de Renée Milo, ainsi que tu me l'écris, sans être fichu de retrouver son prénom. Est-ce à dire que c'est cette tante-sœur là que nous sommes allés visiter, chez les petites sœurs des pauvres rue Mégevand à Besançon, au cours des années cinquante ? Où était-ce l'une des dames qui figurent sur la photo ci-dessus, au contraire et que nous appelions : la tante-sœur d'Angleterre ? Au niveau de mes erreurs toujours, il m'apparaît que le monsieur qui se trouve à l'extrême droite de la photo de Cambresi soit davantage ton grand-père Pierre Courgey et non Louis Delphenot, ainsi que je le pensais initialement. « *Cherchez et vous trouverez* », disait un personnage mythique que ma mère vénérât de toutes ses forces ! Lequel ajoutait : « *Demandez et il vous sera donné* », ce qui est moins vrai, n'est-ce pas ? Bref !

C'est au tour du clan Mourey de s'afficher sur nos écrans aujourd'hui. Onésime à l'extrême gauche de la photo, debout aux côtés de sa femme, de sa sœur et de son frère demeuré célibataire, était l'un de nos deux aïeux communs que nous ayons en photo, généalogie confondue. À l'instar de Fridolin Boiteux et d'Octavie sa femme côté Boiteux, cela va sans dire. Nous sommes véritablement cernés vous et nous, pourrait-on écrire. Il est en effet guère possible d'être plus parents que nous le sommes. Ma mère avait une peur bleue des mariages consanguins et pour cause.

Pour en revenir à la photo du jour, il n'est guère difficile de reconnaître la maman de ton papa, je crois pouvoir le dire. Elle ressemble du reste, énormément, à notre mère. Assis à l'extrême gauche, aux côtés de ta grand-mère se trouve Louis Mourey mon grand-père maternel. Décédé en 1949, victime d'un cancer qui s'était généralisé si mes souvenirs sont exacts. J'entends encore ma mère s'écrier « **le papa est mort** », ce à l'adresse de Léon Josio, tandis qu'elle franchissait le seuil de la maison des Vernier, dans laquelle nous habitions pour peu de temps encore. Ce papy, m'a-t-on dit, aimait me faire parler, me prenant souvent sur ses genoux. Cela dit, j'ai un vague souvenir de lui, tandis que je n'en ai a contrario aucun d'Honorine ni de Gustave, qui décédèrent en 1945 et 1946 pour ce qui les concerne. En revanche, Marie née Grossard et mère de ma maman est la seule aïeule dont je me souviens véritablement, d'autant mieux qu'elle était notre voisine. J'avais entre 15 et 16 ans lorsqu'elle nous quitta définitivement. Or, souvent dépité par le *traitement de faveur* que me réservait notre père, j'allais trouver un certain réconfort auprès d'elle, sans qu'elle n'en ait conscience. Sans m'avoir influencé directement, because ma différence sexuelle d'avec ma

<sup>1</sup> Philippe Borgeaud, *Aux origines de l'histoire des religions*, Seuil, Paris 2004, p 212

mère, les Mourey m'ont souvent servi de modèle identificatoire. Les Mourey passaient, en effet pour être des hommes instruits. Ils étaient plus riches que les Delphenot de surcroît. Louis s'était lancé dans quelques affaires commerciales<sup>2</sup> non couronnées de succès, si j'en crois ce que mon père nous disait (lequel en avait peut-être, psychologiquement, plus contre les hommes que contre les femmes). Le magasin, ainsi que nous nommions un certain endroit de la maison, témoignait encore d'un passé tout récent.

Si le courage et le dévouement nous provenaient d'avantage des Boiteux, l'audace et le narcissisme paraissaient être la marque de fabrique des Mourey ! À tel point que les rouquins témoignaient de nos liens récents avec les Delphenot, tandis que les bruns paraissaient sortir tout droit de la cuisse d'Onézime Mourey. Devine qui avait le plus de succès des deux ? Être rouquin, dans nos villages, était loin d'être une sinécure<sup>3</sup>, sans toutefois être une véritable tare non plus. Il se trouve seulement que ce n'était pas sexuellement un avantage. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes sélectionnent, esthétiquement, le père qu'elles vont donner à leurs enfants. Afin de compenser ce désavantage, mieux valait ne pas avoir les deux mains dans les poches, puis une tête bien faite.

Chez ma mamie, pour en revenir à elle<sup>4</sup>, il faisait toujours bon et chaud contrairement à chez nous ; son chat sur les genoux elle tricotait ou ravaudait toujours quelques chaussettes et autres mitaines, dont nous avons bien besoin les uns et les autres. Mais ce qui la caractérisait davantage, c'est qu'elle parlait beaucoup. Seule des journées entières, elle me traitait comme un interlocuteur de circonstance et bienvenu. Elle n'usait du patois que pour paraphraser ses parents à elle, qui eux ne s'exprimaient que dans ce dialecte. Notre grand-mère avait été scolarisée normalement pour l'époque, elle parlait un français très correct tout en comprenant le patois à la perfection. Elle était bilingue en quelque sorte. C'est ainsi qu'elle me décrivit, par le menu, l'instant qu'elle choisit pour annoncer à ses parents qu'elle avait choisi Louis Mourey pour époux et non Achille (Charles ou Paul je ne sais plus) Coco, son deuxième prétendant.

Du temps de mon grand-père Mourey, tous deux recevaient, par ailleurs, le premier quotidien national qu'il me fut donné de connaître, à savoir : **La Croix**. Auquel s'ajoutait la revue **Bonnes Soirées** que je feuilletais, tout en l'écoutant relativement distraitement, force m'est de l'avouer. Avançant dans l'âge, il fut décidé à une certaine époque que l'un d'entre nous irait dormir chez elle, au cas où il lui arriverait quelque chose. Il arriva un jour que cette tâche m'incomba, sans que j'y perde, tout au contraire. C'était justement l'époque au cours de laquelle je me mis à sortir le dimanche soir. Ma grand-mère, qui m'entendait rentrer vers les 3h du matin, ne m'a jamais *cafétié*<sup>5</sup>... sans que je ne sache jamais pourquoi. En tous les cas, cela m'arrangeait bien. Car j'avais encore en mémoire le climat familial délictueux<sup>6</sup> qui résulta des premières velléités de s'émanciper, coté sorties, de mes aînés. Notre mère *couvrait* ce qu'elle pouvait, tout en passant quelques nuits blanches. Éternelle répétition, en quelque sorte, que cette lutte entre des parents récalcitrants, d'une part, à considérer leurs enfants comme déjà devenus des adultes et d'autre part, des adolescents en quête de leur émancipation sexuelle et parentale.

Ceci pour te dire que notre mère cessa d'avoir une existence relativement paisible à partir du moment où les grands eurent la force de résister aux dictats, quelque peu surannés<sup>7</sup>, de notre père. Abel, Marcel et Claude partaient la semaine entière pour aller travailler. Paul, seul, demeurait à la ferme familiale. Mais tous avaient des exigences esthétiques et vestimentaires qui allaient derechef en augmentant. Ma mère n'était pas peu fière de ses quatre grands fils, qu'elle ne cessait de regarder *partir* à la messe blanchis et repassés par ses soins. « *Maman, où sont mes boutons de manchette, où est ma chemise, où sont mes chaussettes etc...* », tel était en substance ce que nous entendions nous, les petits, toujours à l'affût de ce qui se passait. Et notre père qui ne cessait de lancer à la cantonade : « *le premier a sonné, le deuxième a sonné, le troisième a sonné...* ». Pour ceux qui ne comprendraient pas, si l'heure de la messe était fixée à 10h, le premier avertissement sonnait à 9h, le second à 9h30, le troisième à 10h. Autrement écrit notre père avait horreur que nous soyons en retard. Ce, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons peut-être un jour Il n'empêche, il m'apparaît aujourd'hui que beaucoup de choses se jouaient autour de ce besoin qu'il avait de réaffirmer son autorité ! Et nous arrêterons-là. Je t'embrasse. Étienne.

---

<sup>2</sup> Il avait, nous disait-on, tenté de créer une coopérative d'achat, entre autres choses, puis construit la boulangerie pour son fils aîné.

<sup>3</sup> **Charge ou emploi où l'on est rétribué sans avoir rien (ou presque rien) à faire; situation de tout repos\***. | *Tous les régimes ont leurs sinécures et leurs prébendiers*

<sup>4</sup> Autrement dit dans son poêle.

<sup>5</sup> **Argot scol. Dénoncer.** à 1. **Cafarder.** | *Ils m'ont cafétié au surgé* (surveillant général). — **Absolt.** | *Je l'ai surpris à cafeter.* à **Rapporter.** | « *(La petite fille) et ses petits camarades chinois ne tenaient pas du tout le "garde rouge" de service dans leur classe pour un "révolutionnaire" mais simplement pour un mouchard, qui "caftait"* » (*Le Nouvel Obs.*, 16 janv. 1978).

<sup>6</sup> **Dr. et cour.** Qui a le caractère d'un délit. à **Délict.** | *Fait délictueux* (à **Criminel**, cit. 12). | *Intention délictueuse.*

<sup>7</sup> (xvi<sup>e</sup>). **Dr. anc.** Qui a cessé d'être valable, dont le délai\* est expiré (à l'origine, délai d'un an). à **Nul, périmé; surannation.** | *Procuration surannée* (Littré).

mère, les Mourey m'ont souvent servi de modèle identificatoire. Les Mourey passaient, en effet pour être des hommes instruits. Ils étaient plus riches que les Delphenot de surcroît. Louis s'était lancé dans quelques affaires commerciales<sup>2</sup> non couronnées de succès, si j'en crois ce que mon père nous disait (lequel en avait peut-être, psychologiquement, plus contre les hommes que contre les femmes). Le magasin, ainsi que nous nommions un certain endroit de la maison, témoignait encore d'un passé tout récent.

Si le courage et le dévouement nous provenaient d'avantage des Boiteux, l'audace et le narcissisme paraissaient être la marque de fabrique des Mourey ! À tel point que les rouquins témoignaient de nos liens récents avec les Delphenot, tandis que les bruns paraissaient sortir tout droit de la cuisse d'Onézime Mourey. Devine qui avait le plus de succès des deux ? Être rouquin, dans nos villages, était loin d'être une sinécure<sup>3</sup>, sans toutefois être une véritable tare non plus. Il se trouve seulement que ce n'était pas sexuellement un avantage. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes sélectionnent, esthétiquement, le père qu'elles vont donner à leurs enfants. Afin de compenser ce désavantage, mieux valait ne pas avoir les deux mains dans les poches, puis une tête bien faite.

Chez ma mamie, pour en revenir à elle<sup>4</sup>, il faisait toujours bon et chaud contrairement à chez nous ; son chat sur les genoux elle tricotait ou ravaudait toujours quelques chaussettes et autres mitaines, dont nous avons bien besoin les uns et les autres. Mais ce qui la caractérisait davantage, c'est qu'elle parlait beaucoup. Seule des journées entières, elle me traitait comme un interlocuteur de circonstance et bienvenu. Elle n'usait du patois que pour paraphraser ses parents à elle, qui eux ne s'exprimaient que dans ce dialecte. Notre grand-mère avait été scolarisée normalement pour l'époque, elle parlait un français très correct tout en comprenant le patois à la perfection. Elle était bilingue en quelque sorte. C'est ainsi qu'elle me décrivit, par le menu, l'instant qu'elle choisit pour annoncer à ses parents qu'elle avait choisi Louis Mourey pour époux et non Achille (Charles ou Paul je ne sais plus) Coco, son deuxième prétendant.

Du temps de mon grand-père Mourey, tous deux recevaient, par ailleurs, le premier quotidien national qu'il me fut donné de connaître, à savoir : **La Croix**. Auquel s'ajoutait la revue **Bonnes Soirées** que je feuilletais, tout en l'écoutant relativement distraitement, force m'est de l'avouer. Avançant dans l'âge, il fut décidé à une certaine époque que l'un d'entre nous irait dormir chez elle, au cas où il lui arriverait quelque chose. Il arriva un jour que cette tâche m'incomba, sans que j'y perde, tout au contraire. C'était justement l'époque au cours de laquelle je me mis à sortir le dimanche soir. Ma grand-mère, qui m'entendait rentrer vers les 3h du matin, ne m'a jamais *cafétié*<sup>5</sup>... sans que je ne sache jamais pourquoi. En tous les cas, cela m'arrangeait bien. Car j'avais encore en mémoire le climat familial délictueux<sup>6</sup> qui résulta des premières velléités de s'émanciper, coté sorties, de mes aînés. Notre mère *couvrait* ce qu'elle pouvait, tout en passant quelques nuits blanches. Éternelle répétition, en quelque sorte, que cette lutte entre des parents récalcitrants, d'une part, à considérer leurs enfants comme déjà devenus des adultes et d'autre part, des adolescents en quête de leur émancipation sexuelle et parentale.

Ceci pour te dire que notre mère cessa d'avoir une existence relativement paisible à partir du moment où les grands eurent la force de résister aux dictats, quelque peu surannés<sup>7</sup>, de notre père. Abel, Marcel et Claude partaient la semaine entière pour aller travailler. Paul, seul, demeurait à la ferme familiale. Mais tous avaient des exigences esthétiques et vestimentaires qui allaient derechef en augmentant. Ma mère n'était pas peu fière de ses quatre grands fils, qu'elle ne cessait de regarder *partir* à la messe blanchis et repassés par ses soins. « *Maman, où sont mes boutons de manchette, où est ma chemise, où sont mes chaussettes etc...* », tel était en substance ce que nous entendions nous, les petits, toujours à l'affût de ce qui se passait. Et notre père qui ne cessait de lancer à la cantonade : « *le premier a sonné, le deuxième a sonné, le troisième a sonné...* ». Pour ceux qui ne comprendraient pas, si l'heure de la messe était fixée à 10h, le premier avertissement sonnait à 9h, le second à 9h30, le troisième à 10h. Autrement écrit notre père avait horreur que nous soyons en retard. Ce, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons peut-être un jour Il n'empêche, il m'apparaît aujourd'hui que beaucoup de choses se jouaient autour de ce besoin qu'il avait de réaffirmer son autorité ! Et nous arrêterons-là. Je t'embrasse. Étienne.

---

<sup>2</sup> Il avait, nous disait-on, tenté de créer une coopérative d'achat, entre autres choses, puis construit la boulangerie pour son fils aîné.

<sup>3</sup> **Charge ou emploi où l'on est rétribué sans avoir rien (ou presque rien) à faire; situation de tout repos\***. | *Tous les régimes ont leurs sinécures et leurs prébendiers*

<sup>4</sup> Autrement dit dans son poêle.

<sup>5</sup> **Argot scol. Dénoncer.** à 1. **Cafarder.** | *Ils m'ont cafétié au surgé* (surveillant général). — **Absolt.** | *Je l'ai surpris à cafeter.* à **Rapporter.** | « (La petite fille) et ses petits camarades chinois ne tenaient pas du tout le "garde rouge" de service dans leur classe pour un "révolutionnaire" mais simplement pour un mouchard, qui "caftait" » (*Le Nouvel Obs.*, 16 janv. 1978).

<sup>6</sup> **Dr. et cour.** Qui a le caractère d'un délit. à **Délict.** | *Fait délictueux* (à **Criminel**, cit. 12). | *Intention délictueuse.*

<sup>7</sup> (xvi<sup>e</sup>). **Dr. anc.** Qui a cessé d'être valable, dont le délai\* est expiré (à l'origine, délai d'un an). à **Nul, périmé; surannation.** | *Procuration surannée* (Littré).